

Le nœud du symptôme

Viviane Smutek

Mon propos était la question du symptôme, mais du symptôme psychotique. Ce schéma peut-il aider à mieux cerner les psychotiques ?

On peut tout de suite remarquer qu'il n'y a pas dans la figuration du nœud borroméen de place pour la Verwerfung, terme que Lacan a pris chez Freud pour, après pas mal d'hésitations, le traduire par Forclusion.

Verwerfung pour un allemand exprime la non-acceptation de quelque chose que l'on a eu, et que l'on ne veut plus. C'est-à-dire quelque chose qui a été à soi, et que l'on n'accepte plus. Rejet est plus proche du mot allemand, refus aussi peut-être. Forclusion ajoute à Verwerfung une idée de fermeture au sens trivial, un objet qui n'est plus reconnu à soi, qui a été effacé, ou à jamais étranger, comme s'il n'avait jamais existé dans soi. Peut-être est-ce pour ça qu'elle est irréprésentable.

Prologue

Dans la pratique quotidienne du psychiatre, la confrontation aux phénomènes psychotiques multiformes est de règle. Les grandes psychoses sont le plus souvent le lot des hôpitaux et cliniques spécialisées qui doivent traiter les paroxysmes de ces manifestations parfois extrêmes (passage à l'acte meurtrier pour les plus terrifiants, troubles du comportement plus banalement). Ces épisodes aigus ont en commun une perturbation de la perception de la réalité dans sa normalité, qui porte soit sur le monde sensoriel (hallucinations auditives, ou visuelles, cénesthésiques, olfactives, sur les 5 sens), soit sur le monde symbolique avec trouble du jugement, et de l'effet de sens, les signes normalement insignifiants devenant tout à coup porteurs d'un sens n'existant que pour le sujet en proie à ces perturbations. Le plus souvent, c'est une association de l'ensemble de ces troubles qui se manifeste dans une bouffée délirante.

Nous sommes donc en présence de deux grands dysfonctionnements psychiques : dysfonctionnement du monde perceptif, de la perception dans sa globalité, et dysfonctionnement du système symbolique dans son effet de sens, sa signifiante.

Le trouble le plus fréquent et le plus tenace du domaine perceptif est l'hallucination auditive, « entendre des voix ». Elles sont en général d'une telle réalité qu'elles sont sans hésitations attribuées à un ou à des personnages extérieurs. Le sujet peut également entendre des bruits : porte qui claque, détonations ou vacarmes qui lui font croire à une présence étrangère.

Les hallucinations visuelles sont rencontrées dans les syndromes aigus : bouffées délirantes, ou délire induit par une substance toxique.

Plus les phénomènes psychotiques sont anciens, forts et tenaces, plus l'adhésion du sujet à leur réalité est importante.

Le Nœud

Le nœud Borroméen est venu à Lacan « comme bague au doigt », (selon son expression), dans l'élaboration théorique sur les rapports, plus précisément les nouages des trois catégories fonctionnelles définies par l'auteur, Réel, Symbolique, et Imaginaire, dans l'ordre inverse de leur étude. Il s'était d'abord mesuré si je puis dire à l'Imaginaire en partant des complexes familiaux et du stade du miroir, puis s'était longuement attardé sur le Symbolique au travers de sa « linguistiquerie » pour buter sur l'Impossible qu'il finit par sortir sous la forme du Réel.

Cet extraordinaire parcours intellectuel qui ne s'est pas fait sans hésitation, ni même sans souffrance, sans peine, il le dit plusieurs fois dans ses séminaires, surtout dans les derniers, de toute façon « avec le temps et sans doute la patience », s'est réalisé, épanoui dans cette construction du nœud, car la nécessité de lier ces fonctions de telle façon qu'elles puissent répondre à la diversité des « êtresparlants », à la multitude des formations de l'inconscient, s'est probablement imposée à Lacan. N'a-t-il pas d'ailleurs souligné que Freud, qui n'avait pas dégagé lui-même ces catégories, mais en avait usé dans ses propres élaborations théoriques, avait dû inventer « la réalité psychique », un quatrième lien, pour nouer ce que celui-ci a décrit sous le terme de topique.

Pour la petite histoire, le nœud Borroméen, qui vient du blason de la famille des Princes

Borromée, représentait l'union des trois familles princières : les Sforza, les Visconti et les Borromeo.

La définition donnée par Lacan est celle admise généralement, « La définition du nœud Borroméen part de trois, c'est à savoir que si de trois vous rompez un des anneaux, ils sont libres tous les trois, c'est-à-dire que les deux autres anneaux sont libérés. » (Séminaire du 10.10.1974)

Pourquoi se donner tant de peine, car évidemment, le nœud, les nouages nous demandent un effort intellectuel particulier, (pensez à ces casse-tête chinois où l'on doit justement libérer un élément d'un ensemble pour libérer l'ensemble), le nœud est un casse-tête, mais génial en ce sens qu'il permet de faire fonctionner ensemble ces trois catégories de consistance équivalente, de permettre aussi d'infinis nouages entre ses éléments, qui peuvent être multipliés selon les besoins de la complexité d'une structure.

Le 13 janvier 1975, il y a 29 ans, Lacan expliquait : « tout ce pourquoi c'est fait, mon petit nœud Borroméen, c'est pour montrer que l'existence c'est de sa nature ce qui est ex., ce qui tourne autour du consistant, mais qui fait intervalle et qui dans cet intervalle, a 36 façons de se nouer, justement dans la mesure où nous n'avons pas avec les nœuds la moindre familiarité ni manuelle, ni mentale — c'est la même chose d'ailleurs. »

« Et notre monde, notre représentation du monde, dépend de la jonction de ces trois consistances. Toute représentation dépendra de ces jonctions. »

Nouages et dénouages, le nœud peut être une chaîne, mais le principe reste le même : un seul nœud coupé libère tous les autres.

Au fil de son développement, Lacan complexifie le nœud, y adjoint les positions des formations psychiques de l'inconscient, non seulement celles de l'algèbre lacanienne ; le ϕ , le « a », le « A », mais également l'angoisse, la jouissance, l'inhibition, le sens, y compris les topiques freudiennes : conscient, inconscient, et évidemment le symptôme, qui est placé dans le champ du Réel.

En regardant ce nœud borroméen, tel qu'il est dessiné dans le séminaire RSI dont je dispose, c'est-à-dire une photocopie des années soixante-dix, (le séminaire date de 74/75), en espérant qu'il est juste, on voit que ce symptôme est une espèce de prolongement de l'inconscient dans le champ du Réel.

Et que l'angoisse est une espèce de prolongement du Phallus dans le champ de l'Imaginaire.

L'angoisse est bien différenciée du champ du symptôme, et de celui de l'inhibition, située dans le champ du Symbolique.

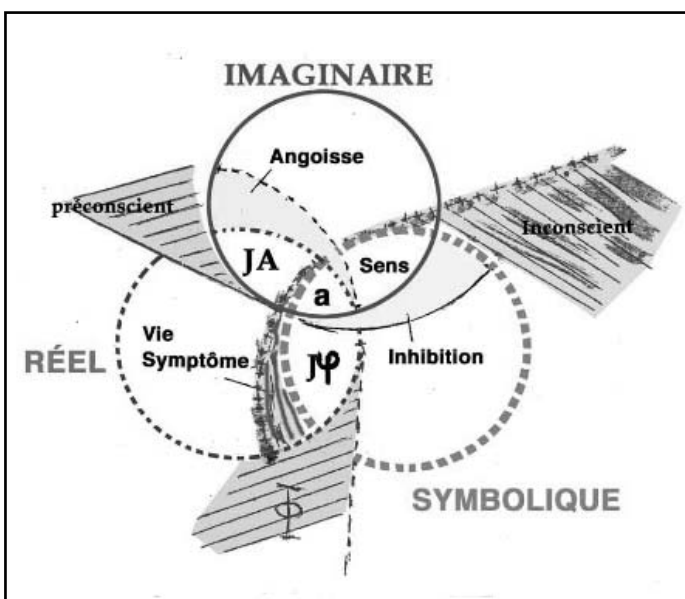
De figurer les choses comme ça montre bien que Lacan donnait à ses fonctions RSI des propriétés spécifiques, qui permettent si on les utilise, de se repérer un peu dans ce que les patients présentent disons pour généraliser, leurs affects.

Ce n'est pas par hasard, bien sûr, qu'il a choisi le nœud borroméen pour sa construction des liens, des nouages plutôt, des formations de l'inconscient.

Il ne l'a pas inventé, le nœud de Borromée, qui est le blason, le symbole héraldique des Princes Borromée, depuis la Renaissance Italienne, le Quattrocento, (XIV^e siècle). On le retrouve d'ailleurs depuis le IX^e siècle, sur des pierres sculptées à Gotland, une île de la mer Baltique au large des côtes de la Suède, et une représentation en forme de triangle est connue sous le nom du « triangle d'Odin », ou « nœud du tué », chez les peuples du nord de la Scandinavie. (symbole des funérailles des guerriers).

C'est cette propriété, une image en miroir équivalente, car chaque anneau passe toujours en dessous du suivant qui le rend intéressant. Il n'y a pas de reflet inversé. Vous trouverez toujours la même figure.

Dans les « vrais » anneaux de Borromée, aucun des couples d'anneaux ne s'interpénètrent :



il suffit de sectionner l'un des trois pour que l'ensemble se disjoigne. Les anneaux de Borromée étaient et sont toujours un symbole fort de la cohésion nécessaire d'un groupe.

Un symbole ancien de cohésion d'un groupe. Lacan a nommé chacun des 3 anneaux qui, dans le symbole original, n'avaient pas de nom.

Il leur a donné une fonction, des champs. Il a décrit des relations entre les champs, a inventé une fonctionnalité, c'est-à-dire une dynamique organisationnelle, opérationnelle entre eux.

Et comme nous l'avons vu plus haut, puisque nous parlons du symptôme, il l'aborde dans cette construction borroméenne en précisant (RSI — 18 février 1975) : « Il y a quelque chose qui ne marche pas, et où ? pas dans le Réel, bien sûr, **dans le champ du Réel.** » Ce quelque chose qui ne marche pas tient à quoi ? ne tient qu'à ce que *je* supporte, dans mon langage, du parl'être. de ce qui n'est que parl'être parce que s'il ne parlait pas il n'aurait pas de mot être et qu'à ce parl'être il y a un champ connexe au trou... C'est dans la mesure où Il y a une ouverture possible, rupture, consistance issue de ce trou, lieu d'ex-sistence réelle, que l'Inconscient est là, et que ce qui y fait que nul passant derrière le trou du Réel — derrière sur cette figure, (voir plus haut) car si vous la retournez c'est devant — qu'il y a cohérence, **qu'il y a consistance entre le symptôme et l'inconscient**, à ceci près que le symptôme, n'est pas définissable autrement que par la façon dont chacun jouit de l'inconscient, et que l'inconscient le détermine. »

Quelque chose d'expulsé du champ du Symbolique dans le champ du Réel, et qui passe par l'inconscient. Voilà le symptôme : L'effet du Symbolique en tant qu'il apparaît dans le champ du Réel.

Or Lacan donne cette hypothèse sur le Réel : « Le Réel peut se concevoir comme l'expulsé du Sens — l'impossible comme tel, l'aver-

sion du Sens, le choc en retour du Verbe. »

On comprend comment fonctionne le nœud : il y a des passes, des choses, des signifiants à l'occasion qui sont expulsés d'un champ et passent dans un autre. Il y a des croisements des champs où demeurent des objets psychiques : « a », « A », ϕ , objets lacaniens, et on en profite pour constater que seul « a » appartient aux 3 champs. En tout cas, sur mon schéma, je n'en vois pas d'autres.

Mon propos était la question du symptôme, mais du symptôme psychotique. Ce schéma peut-il aider à mieux cerner les psychotiques ?

On peut tout de suite remarquer qu'il n'y a pas dans la figuration du nœud borroméen de place pour la Verwerfung, terme que Lacan a pris chez Freud pour, après pas mal d'hésitations (cf. M. Arrivé dans son article *Lacan Grammairien*), le traduire par Forclusion.

Verwerfung pour un allemand exprime la non-acceptation de quelque chose que l'on a eu, et que l'on ne veut plus. C'est-à-dire quelque chose qui a été à soi, et que l'on n'accepte plus. Rejet est plus proche du mot allemand, refus aussi peut-être. Forclusion ajoute à Verwerfung une idée de fermeture au sens trivial, un objet qui n'est plus reconnu à soi, qui a été effacé, ou à jamais étranger, comme s'il n'avait jamais existé dans soi. Peut-être est-ce pour ça qu'elle est irréprésentable.

Verwerfung est devenu pour les psychanalystes français un terme différent de celui que Freud employait, puisque celui-ci était de langue allemande et qu'il n'avait pas lu Lacan.

Pourtant, lorsqu'il a construit sa topique du *Moi, ça et Surmoi*, il avait dit que le Moi (Das Ich) expulsait ce qui était mauvais pour lui. Je n'ai plus les termes exacts, mais il y avait cette idée : ce qui était bon pour lui, il se l'appropriait, ce qui était mauvais était expulsé. On pourrait traduire Verwerfung par expulsion.

Le problème, si cette hypothèse est quelque chose sur laquelle on peut s'appuyer, porte sur la symbolisation de ce qui a été forclos, rejeté, expulsé.

Déjà, dans « *Les Écrits Techniques* », il y avait cette hypothèse : « Quelque chose qui a été rejeté de l'intérieur reparaît à l'extérieur. Une étape, où il se fait qu'une part de la symbolisation ne se fasse pas. » « Quelque chose de pri-

mordial quand à l'être du sujet n'entre pas dans la symbolisation et soit non pas refoulé, mais rejeté. » et plus loin : « Dans le rapport du sujet au symbole, il y a la possibilité d'une « Verwerfung » primitive, à savoir que quelque chose ne soit pas symbolisé qui va se manifester dans le Réel ».

Cela pose la question des relations entre le Réel et le Symbolique. Comment se construit au fond l'accès au Réel, à la représentation du Réel, à la maîtrise de celle-ci. Si quelque chose ne marche pas dans son champ, la représentation du monde devient menaçante, disent les psychotiques. Le monde devient un être, un être plein de signifiante.

Comment se présente le phénomène psychotique ? C'est l'émergence dans la réalité d'une signification énorme, qui a l'air de rien, mais qui peut menacer tout l'édifice structurel. Une discordance dans la cohésion formée par la représentation des nœuds Borroméens.

Reposons la question : ce qui a été forclos, a-t-il été d'abord symbolisé ? Disons plutôt, contenu dans le champ du symbolique, ou comme le disait Freud, approprié par le moi, et qui revient dans le champ du réel ?

Comme le symptôme. C'est un problème pour la psychose. Je vais donner quelques histoires cliniques, une patiente qui a souffert d'expériences que l'on appelle bouffées délirantes, et d'une personne qui peut être considérée comme ayant un automatisme mental de Clérembault. Chez les psychotiques, les choses sont souvent caricaturales.

Le premier exemple est celui d'une jeune femme qui est venue plusieurs années, après une hospitalisation de deux ou trois mois dans un service de psychiatrie pour une bouffée délirante caractérisée : tous les symptômes étaient au rendez-vous. Elle vient avec un traitement bétonné et une dépression frisant la mélancolie. Elle n'arrivait plus à vivre. Un premier travail de psychothérapie l'aide à retrouver la vie et elle recommence à travailler. Nous avons beaucoup exploré dans cette étape le délire qui l'avait envoyé à l'hôpital et dont elle s'était sortie. Elle n'y croyait plus. Il faut dire que cette jeune femme aimait fumer du haschich avec son copain.

Lors d'une séance, elle me prévient que je vais lui faire des reproches. Puis elle s'explique :

elle a fumé deux joints avec son ami, qui en prenait sans vergogne devant elle. Elle a pensé qu'elle était protégée par son neuroleptique, qui l'avait effectivement bien aidé, et lui avait permis de partir en vacances sans problème.

Mais l'effet du haschich a entraîné un épisode bizarre, hallucinatoire, dont elle dit qu'elle a pu le décortiquer. Elle a compris comment fonctionnait le processus qu'elle avait connu pendant sa bouffée délirante: « J'ai compris comment cela se passe. » Elle était en face de son ami, et elle le voyait. « Puis l'image de mon grand-père (qui lui avait fait des attouchements quand elle avait 5 ou 6 ans) est venue se coller sur celle de mon ami, et l'a enveloppée. Puis il a pris sa place dans l'histoire et il a commencé à vivre comme s'il était vrai. Je me disais: « Ce n'est pas lui, c'est A... et je recherchais l'image de mon ami derrière lui. C'était comme si l'image de mon grand-père avait une vie propre et jouait une scène menaçante. J'ai réussi à sortir de cette scène au bout d'une heure. » Elle avait repris un comprimé de son neuroleptique, mais il n'a pas fait effet tout de suite. Elle était très mal, mais semblait contente d'avoir maîtrisé ce phénomène hallucinatoire, et de l'avoir compris.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Cette jeune femme avait à grand-peine repris les termes de son délire pendant le travail entrepris.

Si on reprend la figuration du nœud borroméen, on peut penser que la cohésion du système s'est disloquée, et recomposé autrement. Les trois catégories ne fonctionnent plus dans un nouage permettant une cohésion psychique triviale. Un facteur, ici, le haschich, a rompu une des catégories, et je pencherais pour celle de l'imaginaire, dont le champ est brusquement envahi par un souvenir traumatique non digéré, qui passe dans le Réel sous forme d'une hallucination. L'inimaginable des attouchements subis pendant la petite enfance a resurgi par l'image de ce grand père qui a vécue du coup une vie propre, pénétrant la réalité et s'y superposant, réorganisant le fonctionnement du nœud borroméen, c'est-à-dire un passage de quelque chose d'un champ (l'Imaginaire), dans un autre champ, (le Réel), dans un renouage fonctionnel.

Il a fallu qu'il y ait une effraction, une libération du nouage, et une réorganisation délirante

mais qu'elle a eu la possibilité, probablement par le travail entrepris, de combattre, de ne pas y croire, et de lui permettre de sortir de cette expérience.

On peut penser que le biologique est du côté du Réel. La jeune femme avait été traitée pharmacologiquement et récupéré « sa réalité psychique », comme disait Freud, par une action directe sur ce Réel. Le fonctionnement cérébral ne prenait plus appui sur la perception externe, mais sur un processus interne qui se sert de ce qu'il trouve dans le psychisme: les peurs, angoisses et souvenirs du sujet sont sollicités par ce mécanisme complexe qui normalement construit la réalité vécue, et que Lacan a mis en forme grâce au nœud borroméen.

Le mécanisme de la mise en fonction du système cérébral perceptif est parasité, si je puis dire, par ce processus interne d'autant plus facilement que toute perception doit passer par lui pour être reconnue ou non. Les neuroleptiques remettent le tri perceptif en marche, mais pas toujours très bien, tellement cette fonction qui prend sa source dans les formations de l'inconscient, est puissante. Ce mécanisme est sensible aux drogues, soit qu'elles le facilitent, comme le haschich, soit qu'elles l'inhibent, comme les neuroleptiques.

Une autre observation concernant une patiente qui présente un automatisme mental de Clérembault, peut nous aider à aller plus loin.

Tous les symptômes de l'automatisme mental se sont mis en place sous une pression psychique extrêmement puissante et permanente de la lutte contre des idées inacceptables pour son idéal du moi, un idéal terrible. Mais ces « idées », qui ont été violemment repoussées par la patiente, ce que Freud appelle « Verwerfung », et Lacan « Forclusion », ces idées qui ont été attribuées à « l'autre » persécuteur qui lit ses pensées et lui parle dans et hors de sa tête, ont d'abord été perçues par la patiente comme ayant été les siennes, et presque reconnues de nouveau sous l'action des neuroleptiques, comme les ayant pensées (elle a raconté qu'un jour, étant encore très jeune, elle se baignait dans la mer, et en regardant les gens sur la plage, elle s'était sentie envahie par la haine envers eux, et c'était bien avant que la psychose se déclare.). On ne peut pas dire qu'elles ne sont pas passées par le

champ du Symbolique, d'ailleurs, elles sont parlées, et même sans arrêt.

C'est la violence du mécanisme de rejet de l'inacceptable qui les a rendues autonomes. Les idées sont entrées en conflit avec le « Surmoi » du sujet, il ne peut penser des choses pareilles, (idées de meurtres entre autres), les conséquences sont dramatiques, car elles ne sont pas refoulées, mais littéralement expulsées de son « esprit », et attribuées à un autre porteur de cette haine et des désirs meurtriers.

Il y a eu une surtension psychique (terme de Freud) et une rupture du système. Si nous prenons la figure du nœud borroméen, il y a eu une dislocation. Et un enkystement d'une partie des idées du sujet, une autonomisation, dans un autre lieu, hors sujet, qui va s'accaparer d'une partie du travail cérébral, et engendrer un dysfonctionnement, un peu comme si le cerveau s'était scindé. Mais ces idées ne deviennent pas inconscientes, elles deviennent étrangères au sujet, comme intruses dans ses pensées.

Elle a commencé par lutter contre elle-même et ses propres pensées, mais elle n'a pu les supprimer, (le refoulement du début n'a pas tenu : les mauvais sentiments sont revenus), ni les accepter, car elle confondait désir de meurtre et meurtre réel, elle les confond toujours actuellement.

Une rencontre avec un homme qui a représenté un être malfaisant, a syncrétisé l'origine de ces troubles en une action destructrice et envahissante de celui-ci. « Il » a transformé son fonctionnement de penser, avec une douleur si forte,

que : « si je ne me laissais pas faire, je devenais folle ». Depuis, elle n'est plus comme avant, elle n'est plus un être humain, mais ses mauvaises pensées ont été chassées, non pas de son esprit, mais de leur appartenance, de leur appropriation à elle-même, et ont été attribuées à « l'autre ». Cette scission a libéré un fonctionnement autonome, une indépendance par rapport au système qui régit la reconnaissance de la réalité, et tout est faussé.

« La chose la plus horrible », dit-elle, « a été quand les pensées de l'intrus et les siennes ont failli se rejoindre ». Elle a eu peur de ne plus pouvoir distinguer les pensées du bourreau et les siennes. Mais, heureusement, elle a pu continuer à le faire. « Un combat de cerveaux », explique la patiente.

Dans notre représentation du nœud borroméen, la rupture de la consistance du Symbolique a été le résultat de cette expulsion de ces pensées, comme un noyau de signifiants dont le sens persiste, mais sont attribués à un « autre », l'autre lieu du délire. Cette rupture est exprimée par la sensation de devenir folle si elle ne s'était pas laissée faire : réorganiser son cerveau, tout changer dans sa tête. Cet « autre » lui a servi à reconstituer une réalité vacillante, de recomposer un monde où cet « il » est chargé des sentiments malveillants, indispensable pour éviter le chaos d'une déstructuration psychique.

Un quatrième anneau, le délire, renoue les trois autres. Une nouvelle cohésion se remet en place, permettant au sujet de coexister avec ses « mauvaises pensées ».